

DES SATISFACTIONS ESTHÉTIQUES DU PROFESSEUR ÈS MÉMOIRE : DOUWE DRAAISMA

Dans les premières lignes du texte de la quatrième de couverture de *De geest in getal* (L'Esprit mis en chiffres. Les débuts de la psychologie), Douwe Draaisma (° 1953) posait les questions auxquelles se trouvaient confrontés les fondateurs de la psychologie: «Pourquoi le temps semble-t-il s'écouler plus vite au fur et à mesure que nous vieillissons?», «Comment une expérience de déjà-vu se produit-elle?», «Peut-on penser sans images?», «Comment fonctionne la mémoire des prodiges du calcul?».

À la relecture, ces phrases s'avèrent saisissantes, car elles énoncent, précisément, les problèmes auxquels le professeur de psychologie de l'université de Groningue s'est attaché depuis un quart de siècle. Au fil d'une œuvre subtile, parfois légèrement teintée de mélancolie, il explore les mystères de la mémoire autobiographique, sans cesser de revenir à ces interrogations premières qui étaient déjà celles des patriarches du XIX^e siècle.

Les conceptions scientifiques sont toujours ancrées dans une époque, une culture, des mentalités: c'est là l'idée fondamentale sur laquelle repose l'approche historique qu'a de la psychologie Draaisma. Et sa thèse *Une histoire de la mémoire*¹ nous montre comment la réflexion sur la mémoire est influencée par les métaphores à travers lesquelles nous essayons de l'appréhender. Ces métaphores sont, à leur tour, le reflet d'une époque et des techniques disponibles - de la tablette de cire à l'ordinateur. «L'histoire de la mémoire tient quelque peu d'une visite dans les réserves d'un musée de la technique», note-t-il, de façon frappante.

Dans *Ontregelde geesten* (Esprits déréglés, 2006), il démontre aussi, de manière convaincante, comment les conceptions des maladies mentales sont imprégnées par l'esprit du siècle et l'idéologie. La tendance du moment consiste à voir dans les troubles psychiques des maladies du cerveau, et à n'attribuer aux facteurs environnementaux qu'un rôle minime. Mais, alors que des spécialistes du cerveau tels que le neurobiologiste Dick Swaab font comme si nous avions déjà circonscrit avec précision les causes de maladies telles que la schizophrénie et l'autisme², Draaisma réfute les assertions selon lesquelles nous connaîtrions les causes des troubles mentaux et serions en mesure de les localiser. Il ne manque jamais de souligner le

caractère incertain et transitoire de nos connaissances. Dans son premier ouvrage, *De mens als metafoor* (L'Homme comme métaphore, 1985), écrit en collaboration avec Piet Vroon, son maître à penser et directeur de recherches, il fait remarquer que «la mémoire humaine est, en dépit des investigations intensives de la psychologie, à peine moins énigmatique qu'elle ne l'était du temps de saint Augustin». Vingt-cinq ans plus tard il montre dans *Vergeetboek* (L'Oubli, 2010) combien restent encore fragiles nos connaissances sur les processus de la mémoire et de l'oubli.

Considérons le rêve, exemple le plus radical d'expérience résistant à toute tentative de captation par le souvenir. «En lisant un texte traitant des rêves et de la mémoire, j'avais moi-même souvent l'impression de déambuler dans une vieille maison obscure», écrit Draaisma. Une théorie psychologique spécifie que le cerveau a, durant la journée, tellement d'informations à digérer qu'il repasse tout en revue lors du repos nocturne en éliminant ce qui est inutile. Nous dormons donc pour oublier. Une autre théorie veut que le cerveau fasse passer durant la nuit les souvenirs d'une aire de stockage temporaire à une aire qui les stocke plus durablement. Les fragments de rêve seraient le sous-produit de ce trafic de données. Nous dormirions dans ce cas pour mieux nous souvenir. «Ces deux théories sont bardées de références à l'électro-encéphalographie, à l'étude des lésions, à l'investigation biomédicale et aux études sur l'animal, mais toute cette surabondance de références empiriques ne les empêche pas d'être en contradiction l'une avec l'autre», écrit Draaisma. Pour ce qui est de savoir laquelle des deux est juste, il est, selon lui, impossible de se prononcer raisonnablement.

LE GRAND OUBLI

Le psychologue et philosophe de Groningue ne cesse d'être fasciné par la vulnérabilité de la mémoire et l'omniprésence de l'oubli. Tout le début de notre vie est, de fait, effacé de notre mémoire autobiographique. Le premier chapitre de son livre le plus connu, *Pourquoi la vie passe plus vite à mesure qu'on vieillit*³, porte ce titre: *Des éclairs dans l'obscurité. Les premiers souvenirs*. Presque dix ans après, son *Vergeetboek* contient un développement sur le même sujet, intitulé: *Le premier souvenir: baigné par l'oubli*. Draaisma oublierait-il lui-même ce qu'il a écrit? S'agit-il là d'exercices de révision? Bien sûr, certaines idées continuent à faire foi. Dans *Pourquoi la vie passe plus vite à mesure qu'on vieillit*, Draaisma analyse un inventaire de premiers souvenirs établi en 1895 par un couple de psychologues français, Victor et Catherine Henri. Ce qui frappa les Henri, c'est que ces «premiers souvenirs évoquaient toujours des images, et non des odeurs ou des bruits». Dans *Vergeetboek*, l'homme de science groningenais explore un autre inventaire de premiers souvenirs dressé par le journaliste Nico Scheepmaker en interrogeant durant six ans, de façon systématique, les gens qu'il rencontrait. Là encore, il est frappé, tout comme l'étaient les Henri, par le fait que ces trois cent cinquante souvenirs se présentent en quasi-totalité comme des évocations visuelles. Parallèlement sont expliquées les raisons pour lesquelles l'oubli règne sur nos premières années. Et c'est là affaire de langage: notre capacité à raconter notre vécu ayant un effet itératif, elle augmente les chances de mémorisation. En toute conscience de notre part. Aussi longtemps qu'il n'y a pas de «je» ou de «moi», les événements vécus ne peuvent pas non plus être emmagasinés en tant que souvenirs personnels, explique Draaisma dans *Pourquoi la vie passe plus vite à mesure qu'on vieillit*. Ce que nous appelons «oubli», c'est la perte de souvenirs qui ne sont revendiqués par personne, ajoute-t-il dans *Vergeetboek*.



Douwe Draaisma.

Nous n'en restons pas, et c'est heureux, à une resucée - fût-elle rajeunie et illustrée d'exemples nouveaux - des mêmes constatations. La recherche récente en psychologie pousse la compréhension plus loin. Des chercheuses américaines ont fait jouer des enfants avec une *Magic Shrinking Machine* (machine magique à rétrécir)⁴. Lorsqu'ils introduisaient un jouet dans la machine et qu'ils tournaient la manivelle, des sons amusants se faisaient entendre, et une réplique miniature du jouet introduit sortait de la machine. Les chercheuses retournèrent plus tard à plusieurs reprises rendre visite aux enfants pour savoir ce dont ces derniers se souvenaient, mais aussi et surtout avec quels outils linguistiques ils verbalisaient leurs souvenirs. Elles découvrirent qu'ils n'utilisaient jamais de mots qu'ils ne connaissaient pas au moment de l'expérience et qu'ils avaient acquis depuis. Ce qui conduit Draaisma à cette belle explication du grand oubli: lors de la croissance, le cerveau des enfants ne prend apparemment pas la peine de fournir un nouveau code aux anciens souvenirs, et donc, de les maintenir accessibles. Tels des fichiers obsolètes, ils perdent toute visibilité, et il devient même finalement impossible de s'y référer.

LES NATIONS UNIES DES SCIENCES

Dans sa quête d'explication des phénomènes qui le fascinent, Draaisma ne se contente pas du renfort de la recherche psychologique contemporaine. Il furète dans tous les secteurs de la connaissance, de la littérature à la philosophie, de la psychologie à la neurologie. Le chapitre consacré au *Déjà-vu* dans *Pourquoi la vie passe plus vite à mesure qu'on vieillit* constitue un bel exemple de cette méthode de travail. Il s'ouvre par l'évocation d'un extrait de *David Copperfield*, dans lequel le héros éponyme vit ce que nous appellerions une expérience de déjà-vu. S'appuyant sur de semblables études de cas dans la littérature⁵, Draaisma dégage les trois illusions qui sous-tendent les phénomènes de déjà-vu. «Ils sont pris pour des

souvenirs, mais n'en sont pas; ils font croire qu'on sait ce qui va se passer alors qu'on ne peut rien prédire; ils font naître un sentiment d'angoisse diffus qui se révèle infondé l'instant d'après.»

En tant qu'homme de science, Draaisma ne peut naturellement pas se limiter à des évocations littéraires aussi belles en elles-mêmes que peu précises. Il s'efforce aussi de mettre «l'esprit en chiffres». Dans son livre *De geest in getal*, dont le titre renvoie précisément à cette préoccupation, l'un des pionniers dont il parle, Gerard Heymans, n'est autre que son illustre prédécesseur à l'université de Groningue qui y professait l'histoire de ce qui s'appelait encore à l'époque *zielkunde* (science de l'âme)⁶. Il entreprit au début du XX^e siècle des recherches sur l'existence possible d'un lien entre le déjà-vu et l'expérience de «dépersonnalisation» dans laquelle le monde environnant et notre propre personne nous semblent soudain étrangers et nous font l'effet d'être des machines. À première vue, il s'agit là d'états émotionnels contradictoires: le déjà-vu est une expérience mettant en jeu la familiarité, alors que la dépersonnalisation est vécue comme une aliénation. Pourtant, à partir d'enquêtes, Heymans parvint à la conclusion que les deux phénomènes se produisaient chez des sujets présentant une émotivité supérieure à la moyenne, de violentes sautes d'humeur et un rythme de travail irrégulier.

La découverte que fit Heymans du rapport entre dépersonnalisation et déjà-vu orienta la recherche sur le mystérieux phénomène du côté de la pathologie. Presque toutes les études sur le déjà-vu datant des trente dernières années ont été conduites par des psychiatres et des neurologues, constate Draaisma. Et c'est pourquoi sa recherche le mène sur le terrain de la neurologie. Sa fascination est manifeste lorsqu'il nous décrit les investigations dont fait l'objet l'intense sentiment de familiarité qu'éprouvent les épileptiques en proie à l'«état de rêve» qui précède une attaque. Au début des années 1990, des chercheurs en neurobiologie découvrirent qu'ils pouvaient provoquer chez ces patients un état de déjà-vu en excitant dans leur cerveau l'amygdale qui joue un rôle important dans la teneur des émotions, ainsi que

l'hippocampe, essentiel pour la mémoire. Il s'avéra aussi qu'une répartition un peu différente de l'excitation était précisément à même d'induire un intense sentiment d'étrangeté.

Draaisma est frappé par cet «élégant parallèle» entre les idées qu'Heymans a tirées de ses enquêtes et les résultats obtenus quatre-vingt-dix ans après à partir d'expériences menées sur le cerveau. «Qu'un mécanisme neurologique puisse engendrer très précisément les trois éléments illusoire d'un déjà-vu - familier, étranger, inquiétant - mais aussi l'étrangeté d'un phénomène de dépersonnalisation, est un bel exemple de convergence inattendue», écrit-il. C'est pour lui une source de «satisfaction quasi esthétique.»

C'est là une magnifique illustration de la méthode de Draaisma, qui consiste à confronter des idées relevant d'une multiplicité de disciplines et d'univers mentaux. Souvent les théories s'opposent et il se trouve alors contraint de déclarer le match nul. Mais il arrive aussi que des résultats provenant de directions différentes s'épousent et que s'accomplisse le miracle d'une fécondation réciproque. L'idéal scientifique poursuivi par Draaisma n'est pas celui d'une hégémonie mondiale de sa propre discipline de prédilection, mais celui d'un dialogue ouvert et sans enjeu de pouvoir entre les Nations unies de la science.

Tomas Vanheste

Journaliste de l'hebdomadaire *Vrij Nederland*.

t.vanheste@kpnmail.nl

Traduit du néerlandais par Bertrand Abraham.

Notes :

- 1 Titre original : *De metaforenmaschine*. La traduction française, de la main de Bertrand Abraham, a paru aux éditions Flammarion de Paris.
- 2 Voir *Septentrion*, XL, n° 2, 2011, pp. 53-58.
- 3 Titre original : *Waarom het leven sneller gaat als je ouder wordt*. La traduction française, signée Françoise Wuilmart et Étienne Verhasselt, a paru aux éditions Flammarion en 2008. Voir *Septentrion*, XXXVII, n° 3, 2008, pp. 83-84.
- 4 Il s'agit d'une machine mise au point par les deux psychologues Gabrielle Simcok et Harlene Hayne de l'université d'Otago, en Nouvelle- Zélande. La dénomination «machine magique à rétrécir» est attestée dans quelques publications françaises de la discipline (n.d.t.).
- 5 Draaisma évoque notamment un autre texte de Dickens, un poème de Dante Gabriel Rossetti, un passage de roman de Walter Scott (n.d.t.).
- 6 Ancien terme que les dictionnaires néerlandais traduisent aujourd'hui par «psychologie» , mais qu'on ne peut pas rendre en français par ce mot, puisque c'est précisément celui qui est utilisé pour désigner aujourd'hui la discipline. Le mot signifie littéralement «science de l'âme». L'ancien mot français «pneumatologie» paraît trop déterminé historiquement pour être utilisé ici (n.d.t.).